

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 86

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Fleur-de-Mai
Autor: Ribaux, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257035>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les chiens de police

On n'ignore plus que ces braves chiens, nos défenseurs souvent et nos gardiens fidèles, vont devenir des... policiers. Dans maints pays on les dresse déjà à ce métier. Même les congrès internationaux s'en sont préoccupés, et on a causé, à Roubaix, à Rouen, des chiens de police tout au large et tout au long.

Voici qu'un troisième concours de chiens de police vient d'avoir lieu à Vittel et ce pour arriver à constituer un corps régulier de chiens policiers.

La Société canine de l'Est a été vraiment bien inspirée en organisant un vaste meeting international, puisque trente-deux chiens de races diverses : chiens allemands, chiens belges, chiens Terre-Neuve, chiens d'Alsace furent présentés par des propriétaires appartenant à quatre nationalités : allemande, belge, suisse et française.

Un vaste terrain avait été aménagé aux environs de Vittel, avec balustrades, barrières, cabane. Un certain nombre d'épreuves étaient inscrites au programme du concours. Les chiens, amenés un à un, devaient exécuter les divers tours.

La plupart y ont réussi, ce qui démontre péremptoirement que le chien est apte à la fonction qu'on veut lui faire remplir pour seconder les efforts de la police.

N'était-il pas déjà un merveilleux chasseur, un gardien expert et vigilant, un conducteur averti de troupeaux ?

Le chien de police doit être dressé de

telle façon qu'il obéisse aveuglément au moindre geste de son maître. Le récent concours de Vittel a donné à ce sujet des résultats surprenants.

Un chien est mis en présence d'un inconnu ; celui-ci pour amadouer l'animal et faire taire ses aboiements forcenés, lui jette une saucisse. Le chien néglige la proie qu'on lui jette et continue ses appels jusqu'à l'arrivée de son maître.

Le chien de police ne fait jamais rien de sa propre initiative ; il attend toujours, pour agir, le commandement de son maître. Sur son ordre, il part en campagne, flaire des pas, suit une piste et ramène presque toujours le malfaiteur cherché.

Il se jette à l'eau pour ramener un corps, il rapporte des objets perdus, bondit sur l'homme qu'on lui désigne et le mord furieusement. A cet effet, un homme soigneusement capitonné, chaussé de boîtes très épaisses et la face couverte d'un masque d'escrime, avait été livré à la fureur des animaux. Prompt à s'élancer et à mordre, le chien obéit parfaitement à l'injonction de son maître lui ordonnant de lâcher sa proie et de revenir vers lui.

Quoi qu'il en soit, le chien surveille toujours le malfaiteur, une fois qu'il est découvert, et le poursuit à chaque tentative qu'il fait pour s'enfuir.

Le saut des balustrades a remporté un vif succès ; des barrières de 1 m. 50, 2 m. furent sautées avec la plus grande aisance. Un chien allemand, « Pan », qui fut d'ailleurs le plus grand triomphateur de la journée, réussit même à escalader une échelle et à grimper sur un toit.

sinon d'oubli. Il n'avait plus rien su de Fleur-de-Mai ! Lui écrire, en demander des nouvelles à ses « parents », à ses amis, sous quel prétexte et à quoi bon ? Il était pris dans l'engrenage de la vie.

Mais, maintenant, de retour après tant d'années, il se rappelait, avec une vivacité singulière, et en refermant le vieux bureau, il se dit :

— Demain matin, j'irai revoir la Combe-Profonde !... Si j'y pouvais rencontrer Fleur-de-Mai !

Le matin se leva glorieux, dans une apothéose de clarté blonde et rose. Toute la contrée baignait dans la magnificence. En un moutonnement de frémissantes feuillées, les vergers descendaient en pente douce vers la plaine que couvrait la tendre émeraude des blés. Au-dessus, les bois, où les hêtres, les chênes, les bouleaux mettaient d'autres variétés de verts, et où les sapins, qui ne se dépoillaient pas, arboraient leurs nouveaux bourgeons rouges. Seul, le fond

Au besoin, le chien est un estafette scrupuleux et rapide. Il porte les dépêches qu'on lui confie et retrouve toujours son maître, même si ce dernier a changé de place.

Passons aux résultats. C'est « Pan », le chien de berger allemand, qui à Vittel a remporté le premier prix. Il appartient à M. Henri Osthans. Après lui viennent : « Lucie », petite chienne allemande, et « Siegfried » ; « Gritli », de nationalité suisse ; « Zet », petite chienne belge.

La France n'a été que médiocrement représentée au concours de Vittel. Les pays étrangers recueillent ainsi les fruits d'une idée française, dont M. Emile Masserd est le véritable instigateur. Mais on annonce que d'autres concours seront organisés bientôt ; la France y présentera plusieurs sujets hors ligne, qu'on a pu admirer naguère à Paris à la réunion organisée au vélodrome Buffalo.

Ajoutons que le maire de Bordeaux vient de décider la création d'un chenil de chiens de police. C'est sur les indications du capitaine Rolet, du train des équipages de cette ville, un des hommes les plus compétents en la matière, que ce service va fonctionner. Les chiens choisis sont des bergers allemands. Quatre de ces animaux, « Melly », « Blanck », « Mireille » et « Athos » sont déjà en dressage, sur le domaine de Carrère, appartenant à la ville de Bordeaux.

On complètera petit à petit l'effectif du chenil, qui pourra comporter une vingtaine de chiens. Bien des villes se proposent de suivre cet exemple. L'utilité des chiens de

des Combes était voilé d'un mince rideau de brume opaline.

Vers huit heures, Prosper Vignal prit le chemin conduisant aux forêts.

Le village brillait de propreté. L'eau des fontaines paraissait plus claire. Tout avait un aspect de grande fête.

Et Prosper éprouvait, avec une intensité plus grande encore, la sensation de jeunesse retrouvée qui l'avait ébloui les jours précédents. Sa joie tenait de l'enchantement. Ceux qui le rencontraient et le saluaient, frappés par son allègre sourire, par la bonhomie de ses réponses, se disaient :

— Quel brave homme... Ah ! il a bien fait de revenir au coin natal. Il faut lui en être reconnaissant et bien l'aimer !

Et Prosper gravissait la pente, admirant les moindres détails, emporté dans une hallucination enivrante ; à cette date la Russie était encore ensevelie sous un linceuil de neige tandis qu'autour de lui tout poussait,

Feuilleton du *Pays du dimanche* 3

Fleur-de-Mai

par Adolphe Ribaux

III

Un adorable surnom, en vérité !

Tout ce qu'il renfermait de frais et de poétique remontait au cœur de Prosper, tandis que ses doigts touchaient les mugnets fanés, en une sorte de caresse. Le souvenir de cet entretien était resté unique, car il n'avait plus revu Line. Le succès de ses examens, cette offre d'un poste fructueux, son départ, le long voyage, tout s'était succédé avec une rapidité fatidique, et seulement là-bas, il avait pu se rappeler en connaissance de cause.

Puis, en cela aussi, l'espace et le temps avaient accompli leur œuvre de résignation,

police est désormais démontrée ; il n'y a plus qu'à l'appliquer régulièrement à la surveillance des rues et des carrefours.

TROP LAID

(Suite et fin.)

Enfin ! Il fallait bien qu'elle se résignât puisque, déjà, pour ne pas perdre de temps, Toussaint avait chargé sa grand-mère de s'occuper des papiers nécessaires au mariage dont il voulait que la date fût fixée avant même son retour. La meunière les avait tous lorsque, subitement, il n'écrivit plus. Puis un jour, en réponse à la demande anxieuse de la vieille femme sur ce qui motivait cet incompréhensible silence, une lettre d'un camarade arriva, la consternant et la rassurant à la fois, ainsi que tous ceux s'intéressant à lui.

Toussaint venait d'être malade mais serait bientôt rétabli et, de l'hôpital, se rendrait directement, avec son congé définitif, à Pierfonds.

Le camarade ne pouvait fixer la date exacte du retour parce que, disait-il, c'était le docteur qui déciderait et, de sa propre initiative, par amitié pour Toussaint, trop faible encore pour « tenir la plume » recommandait qu'on n'eût pas l'air trop surpris, en le voyant, du changement opéré en lui. Et c'était tout.

Mon Dieu ! Mais qu'avait-il donc eu ? Par une étourderie sans nom le correspondant oubliait de le dire et Claire, un peu anxieuse, elle aussi, résolut de demander elle-même les explications dont la meunière était avide.

* * *

C'était le soir : Claire, après avoir lu sa lettre à haute voix devant tous les gens venus passer la veillée chez son père et parmi lesquels se trouvaient la meunière accompagnée de Marie ; Claire, dis-je, venait de reprendre sa besogne interrompue, à laquelle chacun collaborait, — le dégrèvement du bois — lorsque, soudain, la porte de la salle-basse s'ouvrit et une voix joyeuse les fit se retourner :

que dans l'air se répandait l'odeur des sèves.

— Fleur-de-Mai ! murmura-t-il, avec, dans la voix, quelque chose d'infiniment attendri.

A mesure qu'il montait, le panorama devenait plus grandiose, sans rien perdre de son charme intime.

A un détour du chemin, qui commençait à devenir sentier, entre deux haies d'aubépine, il vit, venant à lui, une paysanne tenant par la main deux enfants de huit et dix ans à peu près.

Elle-même pouvait en avoir quarante-cinq. Un peu courbée, comme lasse, elle marchait lourdement, avait déjà des cheveux blancs et beaucoup de rides. Et l'expression de son visage était morose, désenchantée, presque acariâtre.

En passant près de lui, elle jeta sèchement un « bonjour » et secoua les deux mioches qui n'en avaient pas fait autant.

— Une femme vieillie avant l'heure ! pensa Prosper... Qui sait par suite de quelles circonstances ?... Le dur travail, sans doute, ou le travail... Que Fleur-de-Mai était délicieuse, cueillant des mugueurs dans la Combe-Profonde !

(La fin prochainement.)

— Bonjour, gens ! C'est moi qui vous arrive !

On se retourna brusquement, ne songeant plus au bois dont les grains d'or s'éparpillèrent et roulèrent sous les meubles.

— Toussaint ! C'est Toussaint !

Il ouvrit et referma ses bras sur la bonne vieille grand-mère que la surprise heureuse de le revoir faisait défaillir, et baisa longuement ses cheveux blancs.

Puis, ce fut au tour de Claire, pâlie par l'émotion, et n'osant pas trop le regarder.

C'est que le pauvre garçon était bien changé, en effet.

Tout à l'heure, en entrant le cœur vibrant et l'âme en joie, il n'y avait plus songé ; mais l'expression de Claire lui rappela vite qu'il n'était plus ce beau garçon d'autrefois, et une angoisse l'étreignit, tandis qu'il serait sa fiancée contre sa poitrine.

— Et toi, Marie ? dit-il, après un instant, en lui tendant la main.

Elle tressaillit et leva droit sur lui son doux regard que ne firent pas se détourner les balafres rouges sillonnant son visage.

— Je ne suis plus le même, n'est-ce pas gens ? demanda-t-il tristement après avoir donné l'accolade à chacun.

— Mon pauvre petit ! murmura la grand-mère, quoi donc que tu as eu ! on croirait quasiment que...

C'est des brûlures, interrompit-il... Je vais vous dire. Le feu avait pris dans une maison, près de laquelle nous passions, des camarades et moi et, en attendant les pompiers, nous avons tout fait ce que nous devions pour sauver ceux qui n'en pouvaient sortir. Ça chauffait dur et du feu m'a touché la figure... Oui, mais il y avait une maman qui vit et qui serait morte ; et je suis content tout de même malgré les marques. Pourvu, maintenant, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire, que Claire m'aime encore !

— Oh ! fit-elle, comment pourrais-tu en douter ?

On le félicita, on lui serra de nouveau les mains, et il fut forcé de raconter par le détail les péripéties de cet incendie dont les journaux avaient parlé, sans mentionner son nom. On en frissonna d'épouvante et il sembla à Marie que Toussaint, tout balafre qu'il fût, était plus joli garçon maintenant qu'avant son départ...

* * *

Quinze jours après le retour de Toussaint à Pierfonds, le moulin recommençait son tic tac joyeux ; mais hélas ! Claire paraissait en avoir oublié le chemin et c'était en vain que le meunier tentait, maintes fois par jour, d'apercevoir comme jadis, à travers la sente fleurie, la chère vision de la jeune fille.

— Elle ne m'aime plus, c'est fini ! dit-il un jour à Marie avec qui il causait volontiers quand il la rencontrait ; elle me trouve trop laid à présent...

— Oh ! répliqua-t-elle, on est toujours beau pour qui vous aime. Et puis, je t'assure, Toussaint, on s'habitue très bien à tes cicatrices que, d'ailleurs, le temps effacera.

Il secoua la tête.

— On ne s'y habitue pas, puisque Claire...

Et je vois bien, continua-t-il tristement, que toi-même, ma petite amie, tu ne me regardes pas sans pitié.

— Ce n'est pas parce que je te trouve vilain ! riposta-t-elle fermement. J'ai de la peine parce que tu en as, voilà tout.

— Tu es bonne.

— J'ai de l'amitié pour toi, répliqua-t-elle.

Ce jour-là, il la regarda plus attentivement et, pour la première fois, remarqua l'exquise douceur de ses yeux et de son sourire.

Le temps passa. Il y avait près de trois mois que Claire ne revenait au moulin que par la force des choses. Le pauvre Toussaint avait deviné juste ; elle ne l'aimait plus, parce qu'elle le trouvait laid.

Elle ne l'aimait plus, et voilà que cette idée commençait à lui être moins cruelle, peut-être parce que la grand-mère s'ingéniait à en atténuer l'âpreté.

— Vois-tu, mon petit, lui dit-elle un matin qu'il venait de parler d'elle sans apparence de chagrin, tu ferais bien de renoncer franchement à elle. Cette fille-là n'a pas de cœur, tu peux en juger, d'ailleurs, et, à ta place, j'en choiserais une autre...

Elle parlait un peu haut, parce que Marie se trouvait dans la pièce contiguë, étant venue l'aider à raccommorder du linge.

— Vous dites à votre aise, maman ! répondit-il. C'est vrai qu'en réfléchissant, je me console de sa perte, mais ce n'est pas avec ma figure d'aujourd'hui que je pourrais choisir.

— Savoir ! reprit-elle.

Il soupira et son soupir s'envola par la porte entr'ouverte jusqu'à la jeune fille attentive.

— Marie ! appela la meunière.

Elle laissa son ouvrage et vint à elle.

— Ma fille, reprit-elle, voici Toussaint qui pense ne plus pouvoir trouver d'épouseuse et qui s'en fait certainement de la peine, car...

— Voyons, mère, interrompit-il, que vas-tu lui raconter là ? Et d'abord, en trouverais-je une que je n'accepterais pas...

— Ah ! interrompit Marie à son tour, tu aimes toujours Claire ?

— Non de vrai ! répliqua-t-il, car... je veux être franc, voici que j'en aime une autre. Ainsi tu vois ! Mais celle-là non plus, sans doute, ne me trouverait pas à son goût... Et puis... elle me garderait rancune peut-être d'avoir eu des idées sur Claire.

— Pourtant ! riposta Marie sans le regarder, il n'y a pas eu de mal à ça.

— Ta crois qu'on pourrait me pardonner ?

— Pourquoi donc pas ? répondit-elle, si on est brave fille.

— Elle l'est. Ah ! si celle-là voulait de moi ! Les belles noces que nous ferions et comme je mettrais mes efforts à la rendre heureuse ! Celle-là n'est pas comme Claire, et je l'aime, non seulement pour sa gentillesse et son esprit, mais pour son cœur, son courage au travail, et...

— Eh bien ! que penses-tu de cela, Marie, demanda la meunière ; moi, je le crois sincère, et toi ?

Elle fit un signe de tête en rougissant.

— Alors, ma mignonne, reprit l'excellente vieille, il faut répondre. C'est toi qu'il aime, ne l'as-tu pas compris ? et je crois bien qu'il ne t'est pas indifférent. Veux-tu l'accepter en mariage ?

— Malgré ma laideur ?... balbutia-t-il.

Le délicieux visage de la jeune fille s'illumina et, spontanément, elle lui tendit ses mains ; mais il l'attira à lui et baisa ses cheveux blonds.

* * *

Marie et Toussaint sont mariés depuis dix ans et, depuis dix ans, s'aiment et sont heureux.

La bonne grand-mère vit encore, moins